



MAURICIO SEGURA

EUCALYPTUS

Roman



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

# EUCALYPTUS

DU MÊME AUTEUR

*Côte-des-Nègres*, roman, Boréal, 1998 ; coll. « Boréal compact », 2003.

*Bouche-à-bouche*, roman, Boréal, 2003.

*La Faucille et le Condor. Le discours français sur l'Amérique latine, 1950-1985*, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2005.

Mauricio Segura

# EUCALYPTUS

*roman*

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2010  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2010  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et de Bibliothèque et Archives Canada*

Segura, Mauricio, 1969-

Eucalyptus

ISBN 978-2-7646-2009-0

I. Titre.

PS8587.E384E92 2010 C843<sup>5</sup>.54 C2010-940110-7

PS9587.E384E92 2010

*Celui-ci est pour Antoine (sept ans),  
compagnon de route pour explorer  
cratères insondables et galaxies perdues.*



*He thought that it was loneliness which he was  
trying to escape and not himself.*  
WILLIAM FAULKNER, *Light in August*



À l'horizon, des flaques s'évaporent à mesure qu'il avance. Sa main tient le volant, mais c'est comme si c'était la main d'un autre. Depuis des kilomètres, Alberto roule sans s'apercevoir qu'une mouche tournoie comme ivre, fonçant sur les vitres dans un bourdonnement furieux. Il ne s'aperçoit pas non plus du jaune incendié des champs de blé qui défilent à droite comme à gauche. Il revient à lui seulement quand le pick-up traverse le vieux pont métallique surplombant le Bío Bío, où une flopée d'enfants rient à gorge déployée en se laissant emporter par le courant traître du fleuve. Sur la berge, les parents s'empiffrent de grillades et boivent du vin rouge dans des verres en plastique, jetant un œil distrait sur le jeu périlleux de leur progéniture. Ça y est, j'y suis, pense-t-il. Il baisse la vitre pour humer l'odeur évanescence et vaguement clinique des eucalyptus qui bordent la Panaméricaine et se dit que même ses connaissances de la flore du Sud, il les doit à son père.

Dans le rétroviseur, il voit Marco qui, les yeux

fermés, la bouche lippue, appuie le front contre l'atlas pour enfants qu'ils ont trouvé dans une librairie de Santiago. Plus tôt, son fils lui a demandé :

— Quand *abuelo* m'a vu, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien, il t'a pris dans ses bras et il t'a bercé. Tu n'étais qu'un bébé.

— Mais, papa, pourquoi t'as pas pris de photo d'*abuelo* et moi ?

— *Abuelo* n'aime pas les photos.

Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il s'est rendu compte du temps de verbe qu'il venait d'employer.

— Et pourquoi il aime pas les photos ?

— Je ne sais pas. Il est comme ça.

— Oh, papa, je veux une photo d'*abuelo* et moi ensemble, allez !

— Ce n'est plus possible maintenant. Je t'ai déjà expliqué pourquoi.

Son fils a tourné la tête vers la vitre, les bras croisés, une moue sur les lèvres, avant de s'endormir peu de temps après.

À présent, distinguant au loin l'enseigne bleu et blanc d'une station-service, il décélère pour immobiliser le pick-up devant une pompe à essence. Quand il coupe le contact, il se demande s'il a commis une erreur en empruntant à son oncle ce véhicule si gourmand. Aurait-il dû écouter sa mère qui insistait pour qu'ils prennent le train de l'après-midi ? Probablement. Mais encore sous le choc du vide laissé par le départ d'Anne-Marie il y a quelques mois, il voulait éviter de se retrouver seul avec sa mère, de surcroît dans

un compartiment de train, et de subir ses inévitables questions sur sa vie de couple. Ainsi donc, il avait cru bon de voyager accompagné de son fils, pour accuser le coup en toute quiétude. C'était curieux parce que, dès qu'il avait appris la nouvelle, il n'avait cessé d'attendre d'être bouleversé. Et au lieu d'être submergé par les émotions, il s'était mis à sonder ce que lui avait raconté au bout du fil sa tante Noemi, la seule parmi les frères et les sœurs de son père avec qui ce dernier était encore en bons termes. Quelle était donc cette maladie qui avait si rapidement détérioré l'état de santé de son père ? Ne l'avait-il pas eu au téléphone il y a à peine cinq mois, conversation au cours de laquelle sa voix semblait pleine d'entrain ?

Il jette un œil vers le garage. Quand il klaxonne, des moineaux sautillant autour d'une flaque d'eau huileuse s'envolent dans tous les sens. Un homme en salopette grise sort du garage, s'essuyant les mains avec un torchon. Il porte sa casquette si bas, presque au niveau des sourcils, qu'Alberto ne peut lui voir la figure. Lorsque, debout devant la portière du conducteur, il lui demande ce que ce sera, Alberto répond le plein. L'homme prend le pistolet et, au moment où il se penche pour le mettre dans le réservoir, Alberto aperçoit son profil dans le rétroviseur extérieur. Il a le même visage anguleux et buriné, les mêmes yeux plissés, les mêmes lèvres rentrées, mais ce n'est pas tant la ressemblance des traits que son expression de ruse perfide qui lui ramène d'un coup son père à l'esprit. Une botte délacée posée sur une chaise de jardin,

une cigarette entre l'index et le majeur, celui-ci apparaîtrait devant ses yeux pour la énième fois, plus vrai que nature, tandis que derrière lui, entre deux coteaux, le jour décline, rougeâtre et fataliste. Ses yeux fixes, faussement endormis où, à la commissure, s'allume une étincelle, expriment une résignation ironique, une contrariété qui laisse craindre un débordement d'un instant à l'autre. Alors, bien qu'il sache que cette scène est imaginée, il entend distinctement, d'une voix douce que son père n'a jamais eue, comme si finalement il baissait la garde : « On a pas su se comprendre, Alberto. »

La main de l'homme est tendue. Il replie deux fois ses doigts effilés et tachés d'huile. Alberto fouille dans ses poches et en sort deux billets de 10 000 pesos chiliens. L'homme lui tourne le dos pour se perdre dans la pénombre du garage. Au bout d'un moment, devinant qu'il ne ressortira vraisemblablement pas avec la monnaie, Alberto démarre le moteur et s'avance vers la voie menant à la Panaméricaine.

Quand le pick-up fait son entrée dans les premiers faubourgs de Temuco, Alberto ne remarque pas les affiches électorales collées aux poteaux téléphoniques, sur lesquelles on voit tantôt la face de lune et les yeux cernés de Francisco Huenchumilla, le candidat à la mairie de la Concertation, tantôt le regard clair et la coiffure avec raie de Miguel Becker, candidat de l'Alliance. Il n'a d'yeux que pour les premières maisonnettes de bois d'un jaune gris qui, penchées,

semblent menacer de s'effondrer, au milieu du smog que le soleil crible çà et là. Ces demeures lui rappellent une autre arrivée en voiture à Temuco en compagnie de son père. C'était en 1990, un mois, tout au plus, après le retour à la démocratie. Son père remettait les pieds pour la première fois dans la ville chère à son cœur depuis son exil au Canada en 1974. Alberto, lui, n'était au Chili que de passage, ayant décidé de rester à Montréal pour poursuivre ses études, après le retour au pays natal de ses parents et de son frère. Son père, au volant, suivait le moindre quidam de ses yeux brillants, sous le regard scrutateur d'Alberto à ses côtés, tandis que sa mère et son frère s'étaient assoupis sur la banquette arrière. Oui, pense-t-il, papa préférerait cette ville à bien des gens de son entourage. Mais surtout il pense : Oui, c'est à ce moment que la famille s'est décomposée et que, comme des molécules en ébullition, nous nous sommes dispersés aux quatre coins du continent américain.

Comme il longe l'*avenida* Alemania, avec ses maisons cossues aux clôtures en fer forgé et aux jardins vastes derrière lesquels s'érigent des condominiums monochromes, il se dit que la réunion des quatre membres de sa famille, réunion qu'il a tant de fois souhaitée au cours des dernières années, et qu'il souhaitait encore plus ardemment depuis quatre mois, n'est plus possible à présent. Comme il gare la camionnette devant la maison au toit en pente de ses grands-parents, il est envahi par une sensation de vide. Oui, c'est ce qu'il éprouve, car ce n'est que quelques heures

plus tard, quand il verra la cicatrice sur la dépouille de son père, qu'un tenace sentiment d'angoisse s'emparera de lui. Debout, sur le trottoir, il reste longtemps à contempler la demeure qui, avec la toiture qui gondole, la peinture qui s'écaille et les carreaux que la saleté obscurcit, n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. Il aide Marco à sortir du véhicule.

Alberto sonne, mais personne ne vient ouvrir. Il tourne la poignée et ils entrent à tâtons dans le salon, où le silence n'est interrompu que par la pendule qui marque péniblement le passage de chaque seconde. Ils vont d'une pièce à l'autre pour bientôt tomber, à l'étage, sur une forme alitée sous un édredon blanc brodé. Dans un coin, devant la lumière vaporeuse qui s'imisce par la fenêtre, une femme, enveloppée dans une *manta*, somnole, le profil digne, la peau flétrie. C'est *abuela*. Lorsqu'ils contournent le lit à pas de loup, Alberto aperçoit la figure mince et livide de son père, qui semble avoir pris un étonnant coup de vieux. On lui a enfilé une tunique blanche que, de son vivant, il n'aurait jamais accepté de porter. De plus, il se trouve dans une position qui ne lui ressemble pas : étendu sur le dos, il a les mains jointes sur le ventre, ce qui lui donne un air recueilli. Quand, à ses côtés, Marco se fige, la mine effrayée, Alberto l'attire doucement vers lui. Au bout d'un moment, dans un geste qui l'émeut, son fils pose l'oreille sur le ventre de la dépouille, comme pour vérifier si le cœur s'est bel et bien tu.

— Oh, *abuelo*..., dit Marco en relevant la tête.

Alors, vertigineusement, la mémoire lui rend plusieurs images de son père. Il se souvient de lui du temps qu'il était toujours tiré à quatre épingles, le pan de son sarrau blanc soulevé par ses pas pressés. Il se le rappelle en chemise à carreaux, les bottes de construction perpétuellement délacées, quand, éreinté, il poussait la porte de leur appartement exigu du quartier Côte-des-Neiges. Il le voit barbu, les cheveux longs, exactement comme il apparaît sur les photos, alors qu'il terminait ses études universitaires et qu'il ne vivait que pour les meetings et les manifestations. Il se le rappelle enfin tel qu'il l'a vu la dernière fois qu'il lui a rendu visite, affublé d'un chapeau de cuir ondulé et d'un lasso fixé à la taille, l'œil aiguisé, taciturne comme les paysans qui l'entouraient à la ferme qu'il gérait d'une poigne de fer. Il repense à tous ces personnages qu'a incarnés son père, sans arriver à les lier entre eux.

Comme il aurait voulu se recueillir, déposer au pied de ce corps l'amas inextricable des émotions qui l'habitent !

Quand *abuella* se met à geindre, vraisemblablement aux prises avec un cauchemar, Alberto prend Marco par la main pour quitter la chambre.

Une fois dans la cour, Alberto ne le voit pas tout de suite, car il se trouve à l'écart, à l'abri de la lumière du jour, sous un toit en tôle ondulée. Enrique, le plus jeune frère de son père, fils adopté dont le nom de famille, Araya, lui est resté collé à la peau comme une tache de naissance, était il y a quelques années à peine

maigre comme un clou ; à présent, il lève les bras avec lenteur, respire par la bouche, il est sans doute incapable de lacer ses souliers. La hache au-dessus de la tête, l'autre main tenant une bûche, il ressemble de plus en plus à son patron, pense Alberto en se souvenant du boucher gras aux cheveux blancs et aux répliques assassines. Quand elle tombe, il semble à Alberto, de là où il se trouve, que la hache frôle les doigts d'Araya. L'herbe haute, couleur paille, étouffe tout dans la cour, pneus usés, vieille carrosserie d'une Coccinelle aux vitres fracassées, outils, barres de fer. Qu'aurait pensé *abuelo* de cette cour laissée à l'abandon, lui qui avait fini par l'appivoiser, cette maison ? Trop vieux pour continuer à travailler la terre, ses enfants l'ayant délaissé, il avait acquis cette demeure afin de réunir de nouveau la famille, ce qu'il avait partiellement réussi, puisque quatre de ses filles étaient venues s'y installer, avec mari et enfants. Cela lui avait permis de couler ses derniers jours dans une certaine ambiance familiale, comme il le souhaitait.

— T'as vu un peu le temps qu'il fait ? demande Araya en levant les yeux.

Quand Alberto considère le ciel, la lumière le force à cligner des paupières.

— T'as souvenir d'une chaleur pareille en octobre ? reprend Araya. Je te dis, la planète est sens dessus dessous.

Avec une facilité déconcertante, à l'instar d'un couteau tranchant le *quesillo*, la hache fend la bûche en deux. Il appuie la tête de l'instrument sur le sol en

ciment, toise Marco de haut en bas et place une nouvelle bûche en équilibre sur le tronc.

— Pas la peine de chercher qui que ce soit.

Il se penche pour cracher de côté.

— Noemi est partie au *campo*, ajoute-t-il en faisant allusion aux terres de son père. Et à Cunco aussi, j’imagine, pour la paperasse légale... M’est avis que tu dois être content d’être de retour. Ça faisait quoi, quatre ans que t’étais pas venu nous voir ?

— Quatre ans. Exactement.

— Alors, raconte. On se les gèle toujours autant au pays du hockey ?

Alberto sourit et, tandis qu’Araya se lance dans la description badine d’une bagarre au cours d’un match qu’il a vu à la télé, il se dit que la dernière fois qu’il est venu, son oncle n’avait pas cette barbe clairsemée qui lui pousse désormais comme de la mauvaise herbe.

— Et la mère du petit ?

Comme Alberto tarde à répondre, Araya dit :

— Tu sais, moi aussi je suis séparé.

Lorsqu’il sourit d’un air goguenard, son double menton devient plus apparent. Ainsi, il a eu vent des déboires récents de sa vie matrimoniale. Mais qui lui en a parlé, puisque même son père n’était pas au courant ? Sa mère ?

— Il n’y a pas de honte à ça. Ah ça, non...

— Est-ce que j’ai dit que j’avais honte ?

— T’as vraiment la posture, hein ?

— Quoi ?

— La posture de l’écrivain. Tu sais, moi, les

romans, ça m'emmerde. Mais quand je tombe sur un écrivain à la télé, je zappe pas. Ces gars-là me fascinent, ils ont quelque chose, je ne saurais dire quoi au juste... Il paraît que t'es obligé d'être prof aussi?

Alberto fait oui de la tête, en pensant : Décidément, il est au courant de tout. Au courant que sa vie de prof lui pèse. Sait-il qu'elle lui dévore tout son temps, l'obligeant à travailler tard le soir à ses hypothétiques projets de roman, une fois Marco endormi? Pour faire diversion, il lui demande quand aura lieu l'enterrement.

— Pour moi, il n'y aura pas grand monde au cimetière, répond Araya.

— Pourquoi tu dis ça?

— Il savait pas se faire aimer, ton vieux. Il avait pas le tour. Et tu comptes faire quoi des terres? Tu sais qu'elles vous reviennent, n'est-ce pas, à toi et à ton frère?

— Je ne sais pas encore. On verra.

— Tu sais ce qu'il avait au moins? Ils ont dit « hémorragie interne ». Tu crois ça, toi?

Alberto est soudain tout ouïe, mais il garde le silence.

— Pour moi, reprend Araya, il s'est blessé et s'est pas soigné. Et ce qui devait arriver arriva. Il a dégringolé. À une vitesse, mon vieux...

Il rit sans gêne aucune, d'un rire qui visiblement lui fait du bien.

— Tu me connais, je suis pas comme les autres ici, tous fanas de la religion. N'empêche que les



## Eucalyptus

Après avoir passé toute sa vie à Montréal, un homme rentre au Chili. Son père est mort. Il vient lui rendre les derniers hommages.

Très vite, il se rend compte que ceux qui ont fait le choix de partir ne sont pas nécessairement les bienvenus quand ils rentrent au pays des ancêtres. Entre les enracinés et les déracinés plane un malentendu qui rend le retour impossible. Surtout dans cette famille juive qui, d'Andalousie en passant par la Macédoine, est venue enfin s'échouer dans ce finistère qu'est le sud du Chili, terre à la fois d'une folle générosité et d'une indicible cruauté. Terre ancestrale des Indiens mapuches, dominée par la cime neigeuse du volcan Llaima et recouverte du vert intense des eucalyptus, cet arbre venu de l'autre côté du monde qui pousse à une vitesse phénoménale et qui menace de tout engloutir.

Dans ce roman bref, construit comme un polar, Mauricio Segura propose une réflexion à la fois grave et émouvante sur les liens, insaisissables, indénouables, qui unissent les hommes à la terre. Le profond pessimisme qui hante son récit donne un relief remarquable au destin de ses personnages, écartelés entre plusieurs cultures, plusieurs âges et plusieurs continents.

*Mauricio Segura est né à Temuco, au Chili, en 1969. Il a vécu en Argentine, puis s'est installé à Montréal. Il a fait des études en économie et en littérature. Il est l'auteur de deux romans, Côte-des-Nègres (Boréal, 1998) et Bouche-à-bouche (Boréal, 2003).*